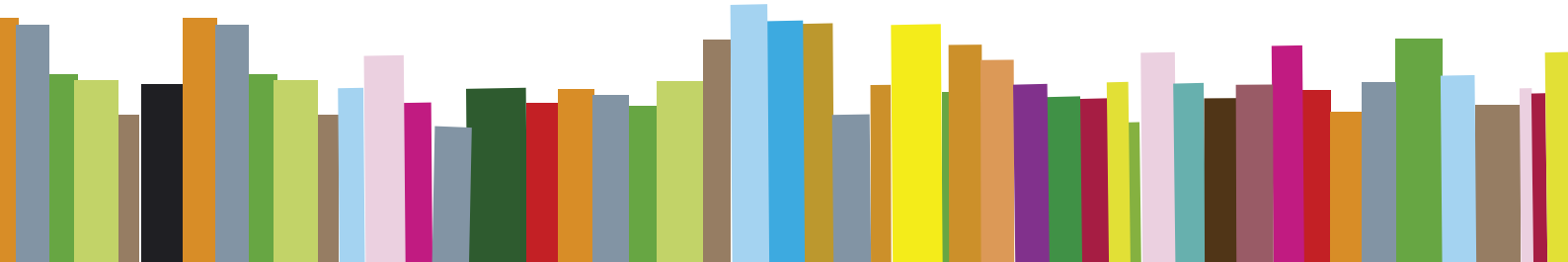


NORLA
DEUX
ESSAIS SUR
LA LITTÉRATURE
NORVÉGIENNE
À L'ÉTRANGER



NORLA

Margit Walsø, Directrice
margit.walso@norla.no

Andrine Pollen, Conseillère Fiction
andrine.pollen@norla.no

Per Øystein Roland, Conseiller Non-fiction
per.roland@norla.no

Dina Roll-Hansen, Conseillère Littérature jeunesse
dina.roll-hansen@norla.no

Oliver Møystad, Conseiller
oliver.moystad@norla.no

Torill Johansen, Premier attachée
torill.johansen@norla.no

Mette Børja, Attachée d'administration
mette.borja@norla.no

Address:

P.O. 1414 Vika
NO-0115 Oslo, Norvège

Téléphone:

+47 23 11 75 00

Télécopie:

+47 23 11 75 01

Adresse visiteurs:

Observatoriegaten 1 B

Courriel:

firmapost@norla.no

Site Internet:

www.norla.no

NORLA 1978 - 2008

NORLA (NORwegian Literature Abroad) fête en 2008 sa trentième année d'existence. Nous y voyons l'occasion de présenter deux essais littéraires consacrés respectivement à la fiction et à la non-fiction norvégiennes. Ces deux textes parlent de l'écriture moderne telle qu'elle apparaît dans notre pays, décrivent le contexte dans lequel elle s'inscrit – et au-delà, celles de ses caractéristiques qui peuvent être qualifiées de proprement norvégiennes. La lecture à la fois experte et personnelle des deux auteurs devrait également ouvrir de nouvelles perspectives sur le sujet.

Au cours des dernières années, la littérature norvégienne a bénéficié de vents favorables. Les ventes à l'étranger se sont accrues de manière significative, et plusieurs écrivains ont acquis une renommée internationale. En 2007, NORLA a accordé des subventions pour la traduction de presque 300 titres, dans 45 pays. Il est particulièrement encourageant de constater l'intérêt authentique dont la production littéraire d'un petit pays peut faire l'objet en ces temps de mondialisation où la prédominance de l'anglais joue un rôle majeur.

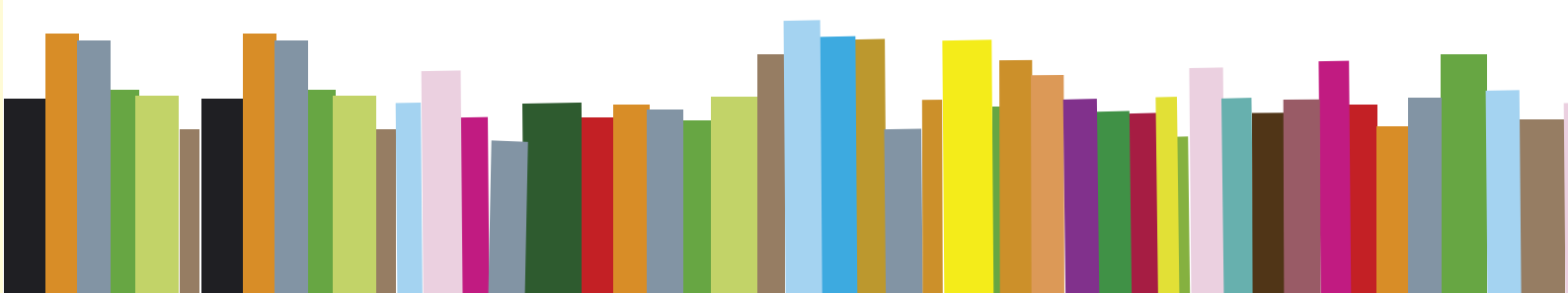
Nous voudrions remercier nos excellents traducteurs pour l'infatigable dévouement qu'ils consacrent à une tâche, en l'occurrence, essentielle. Sans eux, ce qui s'écrit en Norvège ne pourrait passer le seuil des autres pays, ni des autres cultures.

Oslo, septembre 2008

Pour NORLA

Gina Winje

Directrice



LA
LITTÉRATURE
NORVÉGIENNE

Ingunn Økland

Le Monde de Sophie, Swiat Zofii, Sophie's world. Quand on vient d'un pays qui compte à peine cinq millions d'habitants, on ressent indéniablement une impression curieuse à voir un peu partout, en des endroits aussi éloignés de chez soi que le métro de Moscou ou la plage de Bondi Beach à Sydney, des gens lisant un livre qu'on sait avoir été écrit à l'origine dans sa propre langue. Vers le milieu des années 1990, cela m'arrivait sans cesse. Le Monde de Sophie, de Jostein Gaarder, traduit en plus de cinquante langues, a été le livre le plus vendu en 1995.

Le Monde de Sophie a opéré une véritable percée de la littérature norvégienne à l'étranger, faisant en sorte que les livres qui viennent de notre petit coin de terre reculé soient par la suite accueillis avec un intérêt très surprenant dans plusieurs pays européens. Le phénomène vaut pour Jon Fosse et ses expérimentations dramaturgiques, comme pour ces deux auteurs de policiers particulièrement entreprenants que sont Karin Fossum et Unni Lindell. Personne n'est parvenu à égaler les chiffres du Monde de Sophie, mais à l'heure où j'écris ces lignes, Pas facile de voler des chevaux, de Per Petterson, est déjà vendu dans 42 pays. J'ai pu récemment voir ce roman délicat et puissant entre les mains d'un lecteur, sur un banc de Central Park, à New York.

Même si la percée en question ne s'est produite qu'il y a 10 à 12 ans, elle avait été préparée de main de maître. Dès 1965, la Norvège s'est dotée d'une politique littéraire généreuse et confiante en faveur de la publication de romans, de nouvelles et d'œuvres poétiques. Chaque année, l'État achète un millier d'exemplaires de la majeure partie des ouvrages publiés par les éditeurs sérieux. Ces livres sont distribués aux bibliothèques publiques de l'ensemble du pays. C'est en 1978,

avec la création de NORLA, que l'on a commencé à miser sur l'étranger. L'organisme est devenu, en une quinzaine d'années, sous la direction de Kristin Brudevoll, un canal de communication parfaitement rodé, si bien que la génération d'écrivains qui a fait ses premières armes vers le milieu des années 1990 a rapidement conquis un certain public à l'étranger. Erlend Loe, Tore Renberg, Hanne Ørstavik, Linn Ullmann, Karl Ove Knausgård, Nikolaj Frobenius et Trude Marstein, entre autres, sont les premiers auteurs de l'histoire norvégienne à avoir connu, dès leurs débuts, l'intérêt curieux des critiques et lecteurs étrangers.

Le con-texte général favorable dont bénéficie la littérature norvégienne peut être interprété comme le fruit d'une politique publique audacieuse – ou comme la retombée logique de l'État-providence à la scandinave. La première hypothèse pourrait être tentante, mais la seconde paraît plus réaliste. La Norvège a les

moyens de s'offrir un large éventail de textes dans une langue assumable par les seuls Norvégiens, c'est-à-dire un nombre très réduit de personnes. La littérature a investi une position forte sur la scène publique, et les écrivains jouissent de conditions d'existence meilleures que celles de leurs collègues dans la plupart des pays avec lesquels il paraît naturel d'établir une comparaison. Parmi les pays nordiques, seule la Finlande s'est engagée plus tôt dans un programme public de soutien aux traducteurs étrangers.

Cependant, l'État-providence, au lieu d'être un cadre neutre aux yeux de la corporation des écrivains, est devenu un motif récurrent dans leurs écrits. Il est un fait connu que la menace des régimes

dictatoriaux peut générer une réponse littéraire tenace. Mais il en va de même de la société régie par l'État-providence. Pour que les conditions qui président à la production littéraire soient neutres, il ne suffit pas que l'État veuille favoriser l'expression artistique. Quand le romancier norvégien le plus en vue de ces trente dernières années, Dag Solstad, analyse l'état de notre pays, il voit « une absence totale de lueurs d'espoir dans notre époque ». Il s'agit certes d'une formulation extrême devenue fameuse. Mais cette attitude est représentative de l'œuvre substantielle de Solstad, dont on peut retirer une perspective intéressante concernant la littérature norvégienne de ces trois dernières décennies.

La littérature a investi une position forte sur la scène publique, et les écrivains jouissent de conditions d'existence meilleures que celles de leurs collègues dans la plupart des pays avec lesquels il paraît naturel d'établir une comparaison.

Dag Solstad a fait ses débuts d'écrivain en 1965. Entre Vert de gris ! Vert ! (1969) et Armand V.- Notes de bas de page d'un roman non exhumé (2006), cet auteur a fait le portrait de personnages qui ne se sentent pas à leur place dans la société de consommation socio-démocrate et choisissent diverses méthodes pour s'y soustraire. Ce sont des misanthropes, qui voient dans leur pays une communauté étroite, froide et ignorante. Solstad recourt à une écriture que l'on pourrait

qualifier de style de chancellerie mal dégrossi, avec de longues phrases sinueuses. Ce style, n'importe quel Norvégien tant soit peu lettré l'identifie immédiatement. Mais il reste, au beau milieu de cette triste atmosphère, une place pour

le comique et pour la satire. En 1982 est paru l'un des romans les plus drôles de la littérature norvégienne d'après-guerre. Un professeur de lycée du nom de Pedersen y fait le récit du grand mouvement d'éveil politique qui a soufflé sur le pays. Le roman marque le passage des années 70 à 80, analysant avec une tendre ironie la situation des intellectuels norvégiens durant la décennie 70, tout en montrant la nécessité d'un changement de modèle littéraire.

C'est une réalité qui peut paraître aujourd'hui invraisemblable : dans cette paisible petite nation du bout du monde qu'est la Norvège, les années 70 ont été une

époque d'extrémisme politique, durant laquelle un groupe dominant d'étudiants et d'intellectuels se réclamait d'un communisme militant assez virulent. De jeunes auteurs pouvaient écrire des livres enthousiastes à propos de l'Albanie et programmer des actions armées contre la social-démocratie norvégienne. Le communisme, au lieu de faire brièvement écho au mouvement international de 68, avait pris en Norvège une forme « plus claire » et « plus froide » que dans n'importe quel autre pays occidental, comme l'écrit Solstad dans *Le Professeur Pedersen*. On idéalisait quasiment sans réserves la Chine, l'Union soviétique et le Cambodge. Ce mouvement a laissé dans l'esprit universitaire et la vie culturelle des séquelles profondes. L'idéal esthétique en matière de littérature était celui de l'art utile, le texte littéraire ayant pour vocation de dévoiler le jeu du pouvoir, le combat entre les sexes, l'injustice politique – et de montrer la voie vers une société meilleure.

Tel est l'arrière-plan concret qui explique que les années 80 aient été, pour la littérature norvégienne, le temps de la rupture. À ce moment précis, prêter sa voix à la « nouvelle littérature » était une tâche des plus flatteuses, peut-on estimer a posteriori. On peut même poser comme un fait rare dans l'histoire qu'une génération nouvelle ait pu aussi facilement se faire entendre. Les années 80 devaient donc être la décennie au cours de laquelle les écrivains se retrouveraient autour de la littérature en tant que moyen d'expression artistique indépendant. On donna dans la poésie punk à la norvégienne, avec Cindy Haug et Gene Dalby. Cecilie Løveid se lança dans l'invention d'une dramaturgie personnelle d'inspiration

expressionniste. Tor Ulven mit sur pied l'une des œuvres lyriques les plus belles de la poésie norvégienne d'après-guerre. Cependant, comme de coutume, c'est à la prose que revenait le maximum d'attention de la part du grand public. Herbjørg Wassmo éveilla massivement l'intérêt avec sa trilogie (dite « trilogie de Tora ») contant l'histoire d'une bâtarde de soldat allemand victime d'inceste. *Beatles* de Lars Saabye Christensen remporta un succès immédiat. Le livre reste considéré comme l'un des romans norvégiens pour la jeunesse les plus réussis et les plus captivants.

Dans les milieux littéraires, les années 80 ont été un temps favorable à la réflexion esthétique et à la prose longue expérimentale, pratiquée en majorité par des intellectuels de sexe masculin, comme Jan Kjørstad, Kjartan Fløgstad, Ole Robert Sunde, Svein Jarvoll et Jon Fosse. Le roman postmoderne trouva un porte-parole convainquant en la personne de Kjørstad, alors frais émoulu de ses études de théologie, et dont les débuts prirent, en 1980, la forme d'un recueil de nouvelles intitulé *La terre tourne en silence*. Rédacteur de la revue *Vinduet* entre 1985 et 1989, Kjørstad a contribué à l'interprétation des idéaux hérités du modernisme européen classique, dans le cadre de la nouvelle société de l'information. Ses propres romans consistent en des histoires – non linéaires – à large spectre, au long desquelles les changements de point de vue font sournoisement obstacle à l'idée même d'une version vraie et définitive du texte. Ses personnages échangent tour à tour des informations fausses et crédibles, se soumettent mutuellement à l'alternance du jeu et de la sincérité des sentiments. Ce sont des livres savants,

qui contiennent des références cachées à l'architecture, à la musique et aux sciences de la nature. La société de l'information moderne est également le point de départ des péripéties du Septième climat de Kjartan Fløgstad, mais l'écrivain vise ici au burlesque. La société des médias devient prétexte à parodie et satire, la fiction est une illusion consciente de l'être. Alors que les œuvres de Kjørstad sont marquées par le goût de l'effort et de l'expérimentation, celles de Fløgstad reposent sur une esthétique sauvage.

réalité : confronté à Thomas, le lecteur peut en venir à comprendre des pulsions contradictoires qui l'habitent lui-même. Le style est économe et maîtrisé, léger et efficace. Si le cercle des auteurs de nouvelles n'est guère foisonnant en Norvège, Askildsen a créé une norme que les écrivains plus jeunes ont de toute évidence à l'esprit. Ceci vaut notamment pour Merethe Lindstrøm, qui a publié depuis 1983 une série de recueils à la fois discrets et dans leur esprit et fort inquiétants.

Un travail pionnier important a été réalisé sur le plan esthétique au cours des années

Dans les milieux littéraires, les années 80 ont été un temps favorable à la réflexion esthétique et à la prose longue expérimentale

80. Mais il est totalement impossible de prévoir qui seront les véritables élus du succès. Personnellement, ma préférence parmi les livres de cette décennie est allée à un recueil de nouvelles classique, pur et minimaliste de Kjell Askildsen, Dernières notes de Thomas F. à l'adresse de l'humanité. Askildsen (né en 1929) était déjà un vétéran de l'art de la nouvelle à la norvégienne en 1983, lors de la publication de ce recueil, dont le texte-phare dresse l'un des portraits les plus frappants de la littérature norvégienne d'après-guerre. Thomas F. est un vieux grincheux qui se complait en commentaires méprisants et indignés sur ce qui l'entoure et sur les rares personnes qu'il fréquente encore. Askildsen a fait de son Thomas un personnage à la fois spirituel et haineux, et la nouvelle est dépourvue de faits importants et de symbolisme à connotations fortes. C'est presque sans vouloir le reconnaître que Thomas flirte avec l'espoir d'une possible chaleur humaine. Cette littérature-là est capable de donner naissance à une

Quels sont les livres qui s'exportent le mieux ? Quel genre de

littérature a ce que l'on nomme « force d'attraction universelle » ? En Norvège, nous avons appris que ce peut être le fait de quasiment n'importe quel type de littérature, et non pas nécessairement des monuments nationaux. Il a fallu attendre le début des années 2000 pour que Dag Solstad soit traduit en anglais, et notre poète d'après-guerre le plus apprécié, Stein Mehren, n'est publié à l'étranger que de façon sporadique. À l'inverse, personne n'aurait sans doute pu prédire qu'un roman assez sec sur l'histoire de la philosophie monterait en 1995 sur le podium du livre le plus vendu au monde. Personne n'aurait pu prévoir non plus qu'un adepte sans compromis de l'écriture expérimentale, originaire d'une contrée rurale de l'ouest norvégien, réussirait à faire, sur la scène littéraire internationale, une percée sans égale à une époque récente. Le succès de Jon Fosse reste encore assez curieux aux yeux de ses compatriotes. Mais Fosse a misé sur l'art dramatique à un moment où les scènes de théâtre norvégiennes et

européennes souffraient d'un manque criant de nouveaux auteurs et de pièces modernes. À l'heure actuelle, ses textes sont demandés même en dehors d'Europe. Avant ses débuts de dramaturge, en 1993, Fosse avait écrit toute une série de romans et de recueils de poèmes, et il a continué à publier dans de nombreux genres, parallèlement à son travail scénique : théâtre, mais aussi poésie, récits, littérature pour enfants.

La littérature expérimentale est souvent ressentie comme exigeante ou difficile. Si Jon Fosse s'exporte aussi facilement, c'est peut-être que ses expériences, au fond, sont faciles à comprendre.

Son œuvre repose sur le sentiment que la langue est mal adaptée aux sensations physiques humaines. La langue est dure, rigide et étroite, comparée au flot cyclique et tourbillonnant d'associations d'idées qui caractérise notre vie intérieure. Chez Fosse, ce monologue devient volontiers une ritournelle rythmique qui suscite une sorte d'inquiétude corporelle, une pensée ancrée dans le corps. Le contraste entre dialogue et monologue interne est énorme. C'est cette disproportion qu'il cherche sans cesse à traduire dans ses œuvres. Toutes ces tentatives pour transformer en littérature la sensation physique de l'être sont peut-être ce qui constitue « l'universellement humain » dans la production de Fosse. Et quand l'homme n'est pas à la hauteur, c'est la nature, prenant le dessus, qui devient langue et opinion. Tout ce qu'écrit Jon Fosse est empreint d'une musicalité proche de la terre.

Peut-être est-il trop tôt pour mesurer la portée des années 90 à l'aune de la postérité. Mais il est temps, en tout cas, de nous demander si la Norvège littéraire a décidé d'assimiler la qualité au succès. Au cours des années 90, nous nous sommes installés dans l'idée que notre littérature norvégienne était de premier ordre, qu'elle avait de l'intérêt et du poids. Mais cette idée correspond-elle à la réalité ?

Si le cercle des auteurs de nouvelles n'est guère foisonnant en Norvège, Askildsen a créé une norme que les écrivains plus jeunes ont de toute évidence à l'esprit.

Ce n'est en tout cas pas vrai de la poésie, qui a traversé une période difficile durant ces quinze dernières années. Malgré des talents comme Tone

Hødnebo, Steinar Opstad et Gunnar Wærness, les poètes ont eu beaucoup de mal à renouveler le genre. Ou plus exactement : le renouveau est intervenu dans le cadre d'une esthétique exclusive et très étroite, mettant l'accent sur un travail d'orfèvre pratiqué sur la langue. De plus, en Norvège, la gent de plume à veine poétique est très homogène. Elle est faite de Norvégiens de souche écrivant sur des Norvégiens de souche. L'immigration, dans ce pays, a une histoire encore bien courte et bien ténue, et même si la société est en passe de revêtir une certaine complexité culturelle, ce n'est guère le cas, pour l'instant, de la littérature.

Le cercle des romanciers, en revanche, présente une diversité relative. Au cours des années 90, le roman norvégien a ouvert ses portes et s'est éparpillé entre une

série de différents sous-genres. Il pouvait s'agir de récits historiques populaires, comme Cantique pour la fin du voyage d'Erik Fosnes Hansen, ou de chroniques familiales comme Les Conquérants de Roy Jacobsen. Le roman pouvait aussi donner dans le comique naïf, inspiré par Erlend Loe et son Naïf. Super, dans la recherche identitaire claustrophobe, comme chez Hanne Ørstavik, dans la psychologie symbolique comme dans La Honte de Bergljot Hobæk Haff, ou le roman documentaire dans le style de Thorvald Steen.

On découvrait les récits d'enfance à la bonne humeur mélancolique de Tore Renberg, les froids portraits de Trude Marstein

ou les policiers d'Unni Lindell, Jo Nesbø et Karin Fossum. Elle qui s'est mise nue devant son aimé de Jan Wiese est un livre atypique : un récit sensuel et énergique, présentant les caractéristiques qualitatives du best-seller. Au début des années 2000, Anne B. Ragde a connu un succès populaire sans ombre, notamment grâce aux Peupliers de Berlin. Le néo-norvégien, langue minoritaire, a bénéficié de subventions importantes qui ont favorisé son usage dans la littérature contemporaine. Outre Kjartan Fløgstad, Jon Fosse et Frode Grytten, de jeunes talents comme Olaug Nilssen, Carl Frode Tiller et Gunnhild Øyehaug écrivent en néo-norvégien. Cette deuxième langue a été construite à partir de dialectes ruraux, tandis que le norvégien majoritairement parlé est une version norvégisée de la langue écrite danoise. Tous les écoliers norvégiens apprennent les deux idiomes, mais le dano-norvégien occupe une position dominante sur la scène publique.

Les formations aux métiers de l'écriture ont été créées tardivement en Norvège. La première a été initiée en 1982, sous la houlette d'Eldrid Lunden, poète reconnu. Les jeunes débutants des années 90 représentaient la première génération ayant reçu un enseignement systématique dans l'art d'écrire. La question de savoir dans quelle mesure cette pratique a pour effet un endoctrinement esthétique est encore en discussion dans la Norvège d'aujourd'hui. Quoi qu'il en soit, les

écoles d'écriture continuent à s'appuyer sur la réflexion esthétique des années 80. En outre, les textes littéraires en prose

que l'on peut qualifier d'ambitieux ont gagné en capacité d'attraction sur le public.

On a pu dire et répéter que les débutants des années 90 représentaient, dans la littérature norvégienne, la génération du divorce – ce sont désormais les enfants qui donnent leur propre version des vies de famille chancelantes et des amours parentales qui s'effilochent. Mais une lecture thématique de ce genre ne donne peut-être pas l'image la plus fidèle qui soit de notre paysage littéraire. La « famille », en tout état de cause, n'inclut pas le spectre de l'esthétique. Il est au moins aussi éclairant de lire ces œuvres à la lumière de l'évolution de la société moderne tardive, comme le fait le Pr. Per Thomas Andersen dans son excellent recueil d'essais intitulé Les vases de la pensée, sur la littérature norvégienne des années 90. Andersen interprète cette époque comme une nouvelle « fin de siècle », où la littérature ouvre la voie à

des stratégies de vie diverses au travers de la confrontation avec « l'effondrement des grands récits ». Le modèle dit « du joueur » est caractérisé par la pose et la mise en scène de soi-même, d'autres stratégies pouvant avoir pour fils conducteurs la réserve et le narcissisme.

L'une des plus belles œuvres des années 90 présente clairement les traits d'une stratégie de vie narcissique de ce type. Je pense au roman intitulé *Amour* d'Hanne Ørstavik.

L'auteur, après avoir fait son entrée en scène avec un recueil de textes courts, en 1994, a publié au total sept romans. Mais *Amour* (1997) est resté jusqu'à présent celui qui semble être appelé au plus grand succès. Il s'agit d'un récit

dense et intense, décrivant les relations distantes entre une mère et son fils, récit dans lequel Ørstavik – sans le moindre recours à des faits dramatiques – réussit à parler de l'un des plus grands tabous de notre temps : la mère qui ne s'intéresse pas à son enfant.

D'un bout à l'autre de son œuvre, Hanne Ørstavik campe des personnages principaux appartenant à un monde de sentiments classiques. Dans ses livres, les adultes sont travailleurs sociaux, pasteurs, écrivains ou enseignants – sans qu'il en résulte chez eux la moindre compréhension de l'âme humaine. La protagoniste principale d'*Amour* est attachée culturelle dans une petite commune de Norvège du Nord. Elle cultive des valeurs telles que la proximité humaine, le bien-être moral, la présence, mais ne ressent elle-

même que de l'irritation à l'égard de son fils de huit ans, Jon. Par petites touches, Ørstavik évoque un drame humain dans l'obscurité hivernale du Grand Nord, tout en montrant comment la rhétorique de la proximité humaine peut se complaire en une phraséologie de surface, niveau magazines grand public, où ce thème a pour seul véritable but de conforter l'argumentateur dans sa propre attitude et dans l'admiration de soi. C'est une chaleur humaine qui se porte en bandoulière, faite pour couvrir des

Le néo-norvégien, langue minoritaire, a bénéficié de subventions importantes qui ont favorisé son usage dans la littérature contemporaine.

sentiments moins policés, comme les pulsions agressives et le mépris. Une version plus explicite et plus extrême de ce néo-narcissisme se retrouve chez Helene Uri. Dans *Rouge foncé* 315, elle décrit une

femme qui classe son entourage selon une théorie destinée à sélectionner ceux qui « lui vont » le mieux, et dont la présence a pour effet de jeter sur elle la lumière la plus flatteuse possible.

Trude Marstein relie le narcissisme à ce que l'on pourrait appeler l'hyper-réflexion : elle fait le portrait de personnes qui ont bénéficié, au sein de cette société du bien-être personnel qu'est la nôtre, d'une éducation et d'une formation privilégiées. Mais sur le plan émotionnel, ce travail intellectuel semble les avoir plutôt dégradées. Dans ces livres, la grâce d'*En-Haut* n'existe pas. Marstein cultive un style intelligent et concis, où la crise affleure sous forme de brèves lueurs assassines. L'auteur semble accumuler les « belles formules littéraires », pour mieux les détourner elle-même d'une

manière révélatrice. Dans le roman *Entendre soudain* une porte s'ouvre, elle s'intéresse au cas d'une mère qui élève seule sa fille. Très consciente de son personnage, mais ambiguë, elle ne cesse d'évaluer sa fille – et leur relation – avec une distance critique. C'est une femme moderne, totalement recroquevillée sur elle-même, qui se laisse gouverner par des phobies et engloutit son existence dans le travail de rédaction d'un mémoire universitaire.

Le repli sur soi, la nostalgie et la misanthropie sont les modes d'appréhension de la vie que l'on retrouve d'une œuvre de Thure Erik Lund à l'autre. Dans ses romans comme dans ses essais, Lund fustige en règle la Norvège moderne. Il est à l'heure actuelle l'un de nos écrivains les plus singuliers. La trilogie composée du *Mystère de l'incident du fossé*, du *Peuple d'Elvesteng* et d'*Uranophilie* est le portrait d'un intellectuel mal dans sa peau, au bord de la dépression nerveuse. Le style de Lund, débridé, haletant, puissant, et vraisemblablement très difficile à traduire, n'en mérite pas moins l'attention d'un large public. Dans son roman le plus frais, *In*, le personnage principal s'épanche en moqueries sur les jeunes, les bars caffè-latte, le monde des stars du socio-libéralisme, le prétendu enfer des blogs, les adeptes de la théorie Queer et les Norvégiens d'une façon générale, pour ne citer que quelques-uns de ses motifs de raillerie. Lorsqu'ils ne parviennent pas à trouver leur place dans la société de bien-être uniformisée de leur pays, les névrosés intelligents inventés par Lund fantasment librement sur les qualités de la bonne vieille société

paysanne. Parallèlement à la dystopie, on trouve chez Lund une vision de l'art particulière, qui en fait un lieu à l'écart des machineries de la société. Et c'est précisément cette capacité à susciter des frissons lourds de suggestions qui fait de cet auteur un écrivain important.

De toute évidence, la littérature norvégienne est en ce moment dans une ère de la trilogie. Matias Faldbakken, sous le pseudonyme d'Abu Rasul, a

un des plus grands tabous de notre temps : la mère qui ne s'intéresse pas à son enfant.

récemment mis la dernière main à sa *Misanthropie scandinave 1-3*, l'un des projets littéraires ayant

suscité le plus d'intérêt en Norvège au cours de ces dernières années. *Coca Hola Company*, *Macht und Rebel* et *Unfun* sont truffés d'analyses assez légères de la société scandinave, les personnages principaux mettant en œuvre diverses stratégies extrêmes pour pousser à bout la tolérance tous-azimuts. Mais il s'avère que ni la pornographie, ni la pédophilie, ni le fait de jouer avec des symboles nazis ne parviennent à produire, en Scandinavie, l'effet subversif escompté. Les idées « extrêmes » sont plutôt accueillies avec bienveillance et intégrées à l'ordre bourgeois. Dans une société de ce type, les contre-cultures perdent leur force, au grand désespoir des citoyens qu'anime un désir de révolte.

Faldbakken a reçu un accueil enthousiaste, ce qui confirme, au bénéfice de l'auteur, la véracité de sa propre prophétie.

Carl Frode Tiller a publié l'année dernière le premier tome d'une trilogie consacrée à l'histoire d'un jeune amnésique. L'encerclement s'attache le lecteur, pour jeter ensuite le doute sur l'intrigue et

sur les intentions de l'auteur. Le lecteur est ainsi contraint d'entrer lui-même dans l'état qui caractérise les trois personnages du livre. Ceux-ci manient différentes versions de leurs propres vies et de celle du voisin. Ce roman au style très sûr est une expérience empreinte d'autant de tristesse que de comique.

Le norvégien, langue peu parlée, est vulnérable face à l'impact de l'anglais. Le directeur du Conseil de la langue norvégienne, M. Sylfest Lomheim, va jusqu'à penser que notre idiome pourrait s'éteindre d'ici un siècle. Même si ceux

qui partagent son pessimisme sont peu nombreux, l'une des expériences les plus intéressantes de la littérature norvégienne récente consiste en une synthèse du dialecte de l'ouest du pays, de l'anglais, de l'allemand et du français. Il s'agit du recueil de poèmes intitulé *Solaris révisé* d'Øyvind Rimbereid. Le poème-titre relève d'un phénomène littéraire rare – la science-fiction poétique norvégienne – et son action se situe en l'an 2480. Ce titre fait référence au cinéaste russe Andreï Tarkovski. Le narrateur de *Solaris révisé* semble être une sorte de patron ou de contremaître des

robots sous-marins de la Mer du Nord. Progressivement, le lecteur a l'impression d'être ce que nous appelons de nos jours un écrivain, mais qui, en 2480, tombe sous le coup du diagnostic suivant : « ein litl defect i venstr phantomic breyn-bark ». Rimbereid a en effet construit une langue du futur, qui à certains égards peut paraître effrayante, mais est avant tout caractérisée par sa cohérence interne et sa beauté. Le narrateur décrit ainsi sa région natale de Stavgersand : « STAVGERSAND, ein nearli emti place midt i flowen af so

mang cells, organics, konnects, pow og del-lovar. Men « beauti » dei seis her er, midt millom sand og fjellr. »

Le norvégien, langue peu parlée, est vulnérable face à l'impact de l'anglais.

Beaucoup de lecteurs étrangers d'aujourd'hui sont d'ores et déjà capables de comprendre certaines parties de *Solaris révisé*. Dans 400 ans, il est possible que la Norvège soit devenue membre d'une vaste entité linguistique. Mais pour l'instant, nous ne formons qu'une communauté assez marginale, qui ne s'attend guère à être comprise en Russie, aux États-Unis ou en Belgique. D'où ce petit coup d'arrêt que l'on marque, en passant, à la vue d'un quidam lisant *Pas facile de voler des chevaux* à Central Park, New York, ou qui feuillette *Amour* dans le métro de Moscou.

Traduit par Françoise Heide

À propos de l'auteur :

Ingunn Økland, spécialiste de littérature nordique, travaille comme critique littéraire au quotidien *Aftenposten*.

LA
NON
FICTION
NORVÉGE
ALIENNE
RD, JOURNAL
HUIT

Thomas Hylland Eriksen

Après avoir, de longues années durant, languie dans l'ombre de la fiction en prose, genre plus séduisant, et de la poésie, genre plus prestigieux, la non-fiction norvégienne – qui constitue une part conséquente de n'importe quelle bibliothèque domestique – commence enfin à être reconnue en tant que forme d'écriture. Bien que les romanciers continuent à se tailler la part du lion dans l'attention des médias, les auteurs de livres historiques, de biographies, d'ouvrages de vulgarisation scientifique et d'essais – pour ne mentionner que quelques-uns de ces sous-genres – sont doucement en voie de se rattraper. Une étude en deux volumes

de la non-fiction norvégienne, fruit de plusieurs années de recherches, a été publiée en 1998, sous la houlette éditoriale de Trond Berg Eriksen et Egil Børre Johnsen. L'ouvrage portait le titre impressionnant d'Histoire de la littérature norvégienne : la non-fiction de 1750 à 1995 (Norsk litteraturhistorie: Sakprosa fra 1750 til 1995), prêtant au mot « littérature » un sens plus large que celui communément admis jusqu'alors. En 2005, une chaire de recherche sur la non-fiction a été créée à l'Université d'Oslo, et en 2008, son titulaire, M. Johan Tønnesson, a publié un livre de petit calibre, mais néanmoins très applaudi, intitulé Qu'est-ce que la non-fiction (Hva er sakprosa?). En outre, ainsi que cela se pratique depuis l'année 2005, la généreuse

politique norvégienne qui consiste à acheter sur les fonds de l'État de nouveaux livres pour les bibliothèques, a fait l'objet d'une extension lui permettant d'inclure un nombre réduit d'ouvrages de non-fiction.

Pour le lecteur ordinaire, le monde de la non-fiction norvégienne est vibrant de dynamisme et d'une diversité hors du commun. Étant donné la petitesse de notre communauté linguistique (4,5 millions de personnes), le volume de l'édition contemporaine dans ce domaine est pour le moins étonnant. En 2006, 602 nouveaux titres ont été publiés (hors livres

Étant donné la petitesse de notre communauté linguistique (4,5 millions de personnes), le volume de l'édition contemporaine dans ce domaine est pour le moins étonnant.

et manuels universitaires), sur des sujets allant du jardinage écologique et de la cuisine postmoderne aux biographies savantes et aux reportages internationaux. La part revenant à la non-fiction domestique sur le marché global du livre se monte à environ 10 %. Si l'on y inclut la non-fiction traduite, cette part passe à quelque 20 %, soit 3,7 millions de livres vendus, à l'exclusion du créneau des livres de poche.¹

Dans le monde international du livre, la position des pays scandinaves est totalement disproportionnée par rapport au tout petit nombre de leurs habitants. Selon des statistiques rapportées par l'UNESCO, le norvégien occupe la 16^{ième} place au

classement des langues sources les plus traduites, juste avant l'arabe, avec 9 419 traductions réalisées à partir du norvégien entre 1979 et 2005. En tant que langue cible, notre idiome national arrive à la 15^{ème} place, avec 37 895 traductions. L'écart entre exportations et importations, qui est loin d'être le fait de la seule Norvège, résulte directement du rôle dominant de l'anglais à l'échelle mondiale : on traduit beaucoup plus à partir de cette langue que vers elle. Et de fait : les livres traduits sont quasiment aussi nombreux en Norvège qu'aux États-Unis.²

L'écart entre exportations et importations, qui est loin d'être le fait de la seule Norvège, résulte directement du rôle dominant de l'anglais à l'échelle mondiale

Étant donné le volume et la diversité de la non-fiction norvégienne, l'idée d'émettre des généralisations concernant les tendances qui la caractérisent ferait non seulement l'objet de controverses, mais buterait de toute évidence sur une impossibilité. Au lieu de chercher à esquisser un aperçu général, je me concentrerai donc sur quelques sous-genres importants qui donneront quelques indications sur la topographie de ce paysage littéraire particulier. Dans ce contexte, il pourrait aussi s'avérer pertinent de réfléchir à l'écologie culturelle des traductions. En parcourant la liste établie par NORLA (et par MUNIN jusqu'en 2002) répertoriant les livres norvégiens traduits à l'étranger, on ne peut s'empêcher de se demander pour quelle raison certains ouvrages encensés par la critique, et qui connaissent chez nous un niveau de vente qu'on peut

qualifier de raisonnable à conséquent, ne réussissent pas à attirer l'intérêt des éditeurs étrangers. Je reviendrai sur cette question ultérieurement.

On pourrait affirmer que personne n'est plus apte à écrire sur les Norvégiens que d'autres Norvégiens. Et pourtant, les occasions ne manquent pas de constater qu'une lumière projetée de loin peut éclairer certaines zones qui, sans elle, seraient restées dans l'ombre. La magistrale biographie du romancier Knut Hamsun par Robert Ferguson (Ferguson 1988) en est un bon exemple ; celle de Henrik Ibsen par Michael Meyer (Meyer

1967-71), restée jusqu'à présent insurpassée à bien des égards, en est un autre. Ces érudits étrangers, qui échappent à l'aveuglement chauvin si courant parmi les écrivains autochtones, ont pu émettre des jugements raisonnés sur la norvégitude, sans avoir été eux-mêmes façonnés à son école.

Néanmoins, c'est à des auteurs norvégiens que nous devons la grande majorité des livres portant sur des personnages, des lieux et des périodes de l'histoire du pays. En règle générale, ces ouvrages ont été écrits pour le marché domestique. Pour ce qui est des livres consacrés aux héros nationaux, le marché norvégien ne semble pas susceptible d'arriver un jour à saturation. Une constante de la non-fiction norvégienne réside dans le goutte-à-goutte ininterrompu des productions livresques

consacrées à des figures emblématiques de la culture nationale, telles qu'Ibsen, Hamsun, Sigrid Undset et Edvard Munch, mais aussi des explorateurs polaires comme Fridtjof Nansen et Roald Amundsen.

Quelques publications de ces dernières années méritent d'être mentionnées. Tor Bomann-Larsen, historien autodidacte (et producteur occasionnel de dessins animés), a produit au cours des années 90 deux biographies massives de Nansen et Amundsen (Bomann-Larsen 1993, 1995),

toutes deux caractérisées par une érudition hors du commun, un style fluide et, à l'occasion, un sens de l'humour insolite. Bien que fidèle à ses sources et respectueux des sujets qu'il traite, Bomann-Larsen prend clairement ses distances par rapport à l'approche hagiographique qui fut longtemps de mise dans ce genre littéraire.

Parmi les études les plus récemment consacrées à Henrik Ibsen, la biographie en deux volumes du jeune historien Ivo de Figueiredo (Figueiredo 2006, 2007) a reçu, de la part de la critique et des spécialistes, un accueil presque unanimement favorable, ce qui n'est pas rien, si l'on considère la masse d'ouvrages savants produits au cours des cent dernières années au sujet d'Ibsen. L'originalité du livre de Figueiredo résulte pour bonne part du fait qu'il ait opté pour l'histoire

d'un contexte historique dont Ibsen est le protagoniste principal. Plutôt que de livrer une biographie étroite ou une lecture chronologique des pièces du dramaturge, cet ouvrage, s'inscrivant dans la tendance internationale actuelle en matière d'écriture biographique, peint un tableau vivant de la société norvégienne (et de la communauté norvégienne en exil en Italie et en Allemagne) dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, et les transformations majeures que traversèrent à cette

époque le monde des idées, ceux de la politique, de l'économie et de la culture, jusqu'à l'entrée dans le XX^e siècle.

Pour ce qui est des livres consacrés aux héros nationaux, le marché norvégien ne semble pas susceptible d'arriver un jour à saturation.

La biographie est un sous-genre important, qui donne occasionnellement le jour à des bestsellers, et le lecteur norvégien semble avoir une préférence pour les biographies consacrées à d'autres Norvégiens. Il est rare que des biographies de personnages venus d'autres horizons soient écrites en Norvège, et plus rare encore qu'elles connaissent un succès commercial (à l'exception de celle de Jean-Paul Sartre publiée en 1993 par Dag Østerberg ; en revanche, son ouvrage sur Brahms, paru en 2003, a été un échec commercial). Par effet de compensation, il arrive que des Norvégiens classés à un rang de célébrité secondaire, voire relativement inconnus, fassent de temps en temps l'objet de travaux biographiques majeurs. Les biographies riches et détaillées qu'Arild Stubhaug a consacrées aux mathématiciens Sophus Lie (2000) et Niels Henrik Abel (1996) appartiennent à cette catégorie,

tout comme son livre sur le juriste et poète Conrad Nicolai Schwach (2003). Schwach, poète respecté et influent des premières décennies du XIX^e siècle, tomba rapidement en disgrâce au cours des années 1830, alors qu'émergeait la domination de nouvelles sensibilités, dont la rivalité entre Henrik Wergeland et J. S. Welhaven est l'illustration résumée. Peu de nos contemporains avaient entendu parler de lui avant la biographie de Stubhaug.

Les livres évoquant des figures norvégiennes ne se limitent pas exclusivement aux représentants défunts du sexe masculin et de l'ethnie blanche. Il est fréquent que soient publiés des portraits d'icônes de la culture populaire, depuis le récit de la carrière du fameux groupe pop A-ha par Håkon Harket et Henning Kramer Dahl (1986), jusqu'au dialogue entre l'auteur-compositeur Ketil Bjørnstad avec l'actrice et cinéaste Liv Ullmann (2005). Bien entendu, les nombreux livres concernant des célébrités nationales inconnues à l'étranger, qu'il s'agisse d'acteurs politiques, de présentateurs de télévision ou de chanteurs, ne sont jamais traduits, mais la parenté de langue et de civilisation entre la Norvège, la Suède et le Danemark a créé entre ces pays un espace de semi-intimité culturelle, où les livres et autres produits culturels s'échangent fréquemment et rapidement. Quelque chose qui produit un tapage énorme en Suède fera vraisemblablement beaucoup de bruit en Norvège, même si l'on n'entend pas parler en Allemagne.

Le fait qu'un livre soit traduit ou non est fonction de la place qui lui revient dans l'écologie transfrontalière des idées, et n'est pas directement lié à ses mérites intrinsèques. Un grand nombre de livres très réussis ne parviennent jamais jusqu'au public international. Il est rare que des ouvrages consacrés à la Norvège et aux Norvégiens durant la Seconde guerre mondiale thème qui conserve un fort ancrage sur le marché domestique – présentent de l'intérêt pour les étrangers ; ces livres visent un usage interne, tout comme les autobiographies d'acteurs politiques. De plus, les livres ont beau être savants, érudits et d'une facture élégante, si leur sujet est par trop clairement local, ou s'il s'inscrit dans un propos national, ils ne peuvent aspirer à passer les frontières. Ainsi une œuvre majeure de l'histoire norvégienne de la politique et des idées, *Les stratégies nationales* (De nasjonale strateger, 1998), de Rune Slagstad, n'a, semble-t-il, jamais été traduit. Cette étude très complète (667 pages denses) est devenue une référence incontournable lors des débats et dans la recherche sur l'avènement de la Norvège moderne, mais n'a pas réussi à faire son chemin en dehors du pays.

Pour illustrer les paramètres qui entrent en jeu lorsqu'il s'agit de savoir si un livre sur la Norvège et/ou les Norvégiens présente un intérêt au plan international, il pourrait être utile de se pencher sur quelques exemples. Les portraits de Norvégiens célèbres dans le monde entier sont souvent

traduits, mais il est plus fréquent encore qu'ils demeurent dans le circuit national. Aussi est-on au premier abord quelque peu surpris d'apprendre que le livre du journaliste Per Egil Hegge sur Fridtjof Nansen a fait, en 2007 l'objet d'une traduction vers l'arménien (immédiatement suivie, il est vrai, d'une traduction vers le russe en 2006). Pourquoi cet intérêt ? Des livres ayant Nansen pour auteur ou pour sujet ont été écrits et traduits depuis plus d'un siècle. Et pourquoi l'arménien ? L'explication est

des plus simples : les Arméniens ont une relation particulière à ce personnage, depuis les efforts humanitaires qu'il avait entrepris dans les années 1920, écartant les disettes et atténuant la crise profonde qui ravageait alors ce pays

en herbe. En fait, un ouvrage moins connu, intitulé *Eva et Fridtjof Nansen*, écrit par Liv Nansen Høyer, fille du héros, et publié à l'origine dès 1954, avait déjà été traduit en arménien en 2006. Autrement dit, il peut exister des raisons spécifiques justifiant certaines traductions, révélatrices de liens existant par-delà les frontières entre des segments spécialisés du public dans différents pays.

Thor Heyerdahl, lui aussi, a son marché en Arménie, et en d'autres endroits du monde. Ses livres, classiques et plus récents, continuent à se traduire dans certaines langues, ce qui confirme son appartenance au cercle des Norvégiens les plus célèbres du XX^e

siècle. Effectivement, Heyerdahl est le plus fréquemment traduit et le plus vendu des auteurs norvégiens récents, avec des ventes mondiales atteignant 50 millions d'exemplaires (viennent ensuite Jostein Gaarder, 30 millions, et Åsne Seierstad, 2,7 millions). Il y a d'ailleurs lieu faire remarquer ici que deux des trois principaux auteurs de best-sellers norvégiens sont des auteurs de non-fiction !

Heyerdahl est le plus fréquemment traduit et le plus vendu des auteurs norvégiens récents, avec des ventes mondiales atteignant 50 millions d'exemplaires (viennent ensuite Jostein Gaarder, 30 millions, et Åsne Seierstad, 2,7 millions)

Toutefois, des Norvégiens moins illustres écrivant sur des sujets moins spectaculaires que ne le firent Heyerdahl ou Nansen trouvent eux aussi des marchés à l'étranger.

Une poignée d'universitaires norvégiens qui jouissent d'une renommée internationale choisissent néanmoins de rédiger l'essentiel de leurs publications en norvégien. Quant à ceux qui publient des ouvrages de grande diffusion en anglais, leur cas n'entre pas dans le cadre de cet article. Parmi les plus en vue des universitaires qui font usage de la langue vernaculaire, on compte le criminologue Nils Christie, dont les œuvres critiques au sujet des prisons et des sanctions pénales, de la surveillance et des écoles, de la drogue et de la victimisation lui ont valu d'être lu bien au-delà des limites étroites des universités de son pays. Le credo de Christie consiste à dire que si vous n'êtes pas capable d'expliquer à votre bonne vieille tante ce que vous êtes en train de faire,

c'est que vous ne l'avez pas compris vous-même. Ses livres sont toujours lucides et le propos facile à suivre, bien que souvent fondé sur des statistiques massives et de prudentes recherches. L'un de ses ouvrages les plus caractéristiques, intitulé *Kriminalitetskontroll som industri* (Le contrôle de la criminalité, cette industrie, 2000), affirme que les nouveaux régimes pénitentiaires et les nouvelles politiques de prévention du crime sont déshumanisants, dans la mesure où ils échouent à rendre les gens responsables et infligent aux coupables des sanctions inefficaces.

Les livres portant sur les idées, la politique et des sujets mondiaux dont les auteurs se trouvent être des Norvégiens présentent-ils une particularité norvégienne ? Il me semble que c'est en effet souvent le cas. La Norvège est une société bien organisée, avec de faibles niveaux de conflits sociaux et une obsession de l'égalité entre les sexes, une société riche où les classes sociales parmi lesquelles se recrutent les lecteurs ressentent un fort désir de contribuer à améliorer la vie sur terre. Et comme l'a montré avec une éloquence savoureuse la Polonaise Nina Witoszek, analyste de la culture résidant en Norvège depuis de longues années (Witoszek 1998), l'esprit norvégien est obstinément attaché à l'idée d'une nature bonne et du progrès moral que peut apporter une interaction durable avec elle.

Prenez, par exemple, les livres du philosophe Arne Næss. Né en 1912, penseur norvégien le plus influent de la deuxième moitié du XX^e siècle, Næss a été l'un des fondateurs du mouvement de « l'écologie profonde ».

Il est l'auteur de livres largement diffusés, à caractère autobiographique comme théorique, sur l'importance morale et existentielle de la durabilité écologique, et dans lesquels filtre son ascétisme personnel. Son principal traité philosophique est intitulé *Økologi, samfunn og livsstil* (Écologie, société et mode de vie, 1974), et l'un de ses derniers livres, où l'auteur chante les vertus de la simplicité, *Livsfilosofi* (La philosophie de la vie, 1999). Assez proche de la tradition initiée par Næss, mais puisant également à d'autres sources d'inspiration, le plus important vulgarisateur norvégien de la pensée dans le domaine de la biologie, Dag O. Hessen, œuvre à la fois à expliquer l'écologie aux profanes et à promouvoir l'amour de la nature. Son dernier ouvrage, *Naturen – hva skal vi med den?* (La nature pour quoi faire? 2008), contient son exposé jusqu'à présent le plus personnel, par lequel il s'efforce de faire passer les émotions et la compréhension intellectuelle que génère la rude vie au grand air.

Autre exemple caractéristique : *Bokhandleren i Kabul* (Le libraire de Kaboul, 2002), d'Åsne Seierstad, est l'un des quelques livres norvégiens de ces dernières années qui sont devenus des best-sellers internationaux. Le récit que fait Seierstad de ses expériences vécues dans une famille afghane cultivée de la classe moyenne, la description de son indignation permanente au spectacle de la répartition des rôles entre hommes et femmes et des relations entre individus d'une manière plus générale, sont clairement marqués par une perspective norvégienne en ce qui concerne l'égalité entre les sexes et le libre-arbitre individuel.

Les textes glorifiant la nature et les livres journalistiques parlant « des autres », comme celui de Seierstad, font l'objet de discussions musclées dans la presse, lors de réunions et dans des magazines culturels, et des forces de contradiction sont à l'œuvre, mais ces livres n'en ont pas moins été assimilés au courant de pensée général dans le débat public norvégien.

Pour être tout à fait juste, il convient d'ajouter que bon nombre des livres qui sont publiés en Norvège, et parfois traduits dans d'autres langues, auraient pu être écrits n'importe où dans le monde occidental. On ne trouve guère de traces de norvégitude provinciale dans *Historien om Europa* (Histoire de l'Europe, 2003-2007) de Karsten Alnæs. L'historien des idées le plus reconnu du pays, Trond Berg Eriksen, écrit avec autant d'aisance et de connaissance du sujet à propos de Dante (1993) que de Saint-Augustin (2000), ou même de Freud (1991). L'ouvrage singulièrement original du musicologue Jon-Roar Bjørkvold intitulé *Det musiske menneske* (L'homme musical, 1989) est simplement un livre sur le vécu musical à travers les différentes phases de la vie. Poursuivons encore avec le plus traduit des livres de non-fiction de ces dernières années, *Kjære Gabriel* (Cher Gabriel, 2004), de l'éditeur et critique Halfdan W. Friehow : il s'agit d'un récit magnifiquement écrit de la vie de l'auteur aux côtés de son fils, atteint d'un syndrome psychiatrique rare. Par ailleurs, le philosophe Lars Svendsen, spécialiste des essais lapidaires et caustiques sur des questions philosophiques – *Kjedsomhetens filosofi* (Philosophie de l'ennui, 1999),

Ondskapens filosofi (Philosophie du Mal, 2001), *Mote – et filosofisk essay* (La mode – essai philosophique, 2003) – s'engage sur le marché international des idées, à l'instar d'autres penseurs. On pourrait citer beaucoup d'autres exemples. Cependant, si l'on avait à caractériser l'écologie norvégienne des idées comme un phénomène particulier, circonscrit dans un espace public national, on aurait bien du mal à éviter les thèmes centraux de l'égalité entre les sexes, de la nature, des valeurs socio-démocrates, du pacifisme, du puritanisme protestant et – si je puis dire – d'un certain autoritarisme national.

Peut-être le sociologue Johan Galtung procède-t-il de cet esprit tout en réagissant contre lui, lorsque, selon son habitude, il rabaisse la Norvège au rang de 51^{ème} état des États-Unis ? Galtung, comme de nombreux autres politologues norvégiens, écrit principalement en anglais, mais a opté pour le norvégien au moment de rédiger son autobiographie *Johan uten land* (Johan/Jean sans Terre, 1999). Ce livre peut être lu en partie comme un catalogue annoté de quelques-uns des principaux désaccords politiques qui se sont fait en Norvège dans les années d'après-guerre, concernant l'aide au Tiers-monde, la participation à l'OTAN, le maintien de la paix et l'hypocrisie.

Une proportion très substantielle des livres publiés en Norvège (comme dans d'autres pays) ont vocation à être utilisés dans les établissements scolaires et universitaires. S'il est rare que les médias leur prêtent beaucoup d'attention, ces livres sont fi-

nancièrement importants pour ceux qui les publient et ont un impact culturel bien plus conséquent que ne le donne à penser leur faible rayonnement médiatique. Au cours des dernières années, l'exigence politique d'une « internationalisation » de l'enseignement supérieur a poussé les universitaires à publier en anglais plutôt qu'en norvégien, mais au royaume des manuels, la part occupée par la langue norvégienne semblerait plutôt aller croissant. Les sciences sociales comme la politologie,

la sociologie et l'anthropologie sociale, disposent d'ouvrages introductifs standard en langue vernaculaire ; dans les cas de la soci-

ologie et de la politologie, plusieurs titres sont même en compétition. Certains ont été traduits dans plusieurs langues. Le livre de Jostein Gripsrud *Mediekultur, mediesamfunn* (Culture des médias, société des médias), qui fait autorité, a de plus été publié en hongrois en 2007. *Lesningens vitenskap* (La science de la lecture, 2001) de Helge Jordheim, a été traduit en bulgare en 2003. *L'Histoire de la Philosophie* de Gunnar Skirbekk et Nils Gilje (Filosofihistorie, 1^{ière} édition 1980) a été publiée en un nombre important de langues étrangères, de nouvelles langues continuent à venir s'ajouter au palmarès, et le livre est sur le point de faire l'objet d'une huitième édition. Le fait que les livres utilisés dans les établissements d'enseignement supérieur norvégien circulent dans le monde sous divers avatars linguistiques est rassurant, dans la mesure où il indique que

les sexes, de la nature, des valeurs socio-démocrates, du pacifisme, du puritanisme protestant et – si je puis dire – d'un certain auto-rigorisme national.

l'université norvégienne est à la hauteur des standards internationaux.

Certains livres trouvent des créneaux spécialisés sur les marchés étrangers. De même que les Arméniens traduisent tout ce qui s'écrit à propos de Fridtjof Nansen, il existe une demande forte concernant les ouvrages consacrés à Madagascar en France, ancien pays colonisateur de l'île.

Ainsi, *Meanings in Madagascar* (Opinions à Madagascar, 1999) d'Øyvind Dahl a-t-il eu les faveurs d'un éditeur français en 2006, et le développement original de la pensée de Ru-

dolf Steiner que Peter Normann Waage livre dans *Mennesket, makten og markedet* (L'homme, le pouvoir et le marché, 2002) a été traduit vers l'allemand en Suisse, pays où l'anthroposophie suscite beaucoup d'intérêt.

D'autres livres sont simplement inclassables. Prenons le cas du récit de voyage aux États-Unis publié par le journaliste Bjørn Gabrielsen sous le titre *Lutefisk på prærien* (Hareng des steppes, 2001). Bien que ce livre consiste pour l'essentiel en un succulent récit de la rencontre entre l'auteur et des Américains d'origine norvégienne, une traduction française est parue en 2007, ce qui paraît presque inexplicable. *Tristesser i utvalg I-IV* (Sélection de tristesses I-IV, 1993-1999) du sociologue et copywriter Nils-Fredrik Nielsen a été publié au Royaume-Uni en 2005,

le terme de « tristesse » désignant un aphorisme misanthrope. Et que dire de l'ouvrage des philosophes Jørgen Gaare et Øystein Sjaastad *Harry Potter – en filosofisk trollmann* (*Harry Potter – un sorcier philosophique*, 2006) et de sa traduction immédiate en polonais, dès 2007 ?

Le monde des livres est immensément divers, différencié et riche de spécialisations. Certains ouvrages puisent à la source de

Certains ouvrages puisent à la source de l'universellement humain

l'universellement humain, ont la chance de paraître au bon endroit et au bon moment, ou présentent d'autres types de dénominateurs communs. Beaucoup de livres norvégiens connaissent dans notre pays un succès énorme, sans pour autant réussir à trouver des lecteurs en d'autres endroits du monde. Il arrive aussi, plus rarement, que certains soient largement diffusés en versions traduites, mais restent inconnus en Norvège. Le best-seller international écrit par un auteur norvégien est un objet rare. Le *Monde* de Sophie de Jostein Gaarder ou, pour citer un exemple relevant du domaine de la non-fiction, le *Libraire de Kaboul* d'Åsne Seierstad, sont des cas inhabituels. Sur la liste, dressée par l'UNESCO, des cinquante auteurs les plus traduits dans le monde, Hans Christian Andersen et Astrid Lindgren sont les seuls Scandinaves.

Ceci ne veut pas dire que nous ayons échoué. La portée de la non-fiction norvégienne est très surprenante, et une quantité étonnamment importante de livres parviennent à se faire une place dans les librairies et les bibliothèques de l'étranger. À mesure que nous progressons dans le XXI^e siècle, un nombre croissant de Norvégiens sont susceptibles d'écrire en anglais, pour un cercle de lecteurs général, mais rien n'interdit

de penser que le norvégien puisse rester, pour les générations futures, une langue à part entière. Au regard des ventes, il est vrai que les traductions à partir du norvégien font rarement merveille. Mais c'est aussi le cas de la plupart des livres publiés dans n'importe quel pays. Parmi les nombreux ouvrages qui paraissent chaque année aux États-Unis (et dont la grande majorité n'est pas traduite), seuls 2 % se vendent à plus de 5 000 exemplaires. Ceci ne signifie pas que les 98 % restants soient à considérer comme des échecs. Ces livres, qu'il s'agisse de manuels consacrés à la logistique des transports, à la culture biologique du potiron, ou d'histoires du négoce dano-norvégien des esclaves, trouvent des lecteurs. Par ailleurs, nombreux sont ceux qui n'ont tout simplement pas été écrits pour s'en aller au loin. Et il n'y a rien de mal à cela.

Traduit par Françoise Heide

L'auteur

Thomas Hylland Eriksen est professeur d'anthropologie sociale et directeur de recherche du programme d'étude interdisciplinaire intitulé *Complexité culturelle de la Norvège moderne* à l'Université d'Oslo. Ses nombreux livres, écrits en anglais ou en norvégien, ont été traduits vers plus d'une trentaine de langues.



N O R L A

P.O. Box 1414 Vika
NO-0115 Oslo
Tel: +47 23 11 75 00
Fax: +47 23 11 75 01
firmapost@norla.no
www.norla.no

